

comme l'atmosphère de matérialisme qui les entourait, les autres, dues au plus pur spiritualisme, chantent une hymne perpétuelle au Créateur des mondes. Enn, sur le piédestal de quelle statue, le visiteur serait-il tenté d'écrire ce que Strozzi avait écrit au-dessous de "La Nuit" de Michel-Ange : "La nuit, que tu vois dormir en si douce attitude, a été sculptée par un ange dans cette pierre. Bien qu'elle dorme, elle vit. En doutes-tu? Eveille-la, elle parlera."

Non, messieurs, ne nous abusons pas; nous ne sommes plus au temps où les Léonard de Vinci, les Titien, les Raphaël, les Michel-Ange, les Bramante, les Giotto et les Mozart faisaient parler à la toile, au marbre, à la pierre, ou à l'orgue le langage des cieux. Tombés pour la plupart dans un réalisme étroit, les génies de notre siècle se sont rabaisés jusqu'à la nature nue, et ils ont perdu, dans ce contact avec la matière, l'idée inspiratrice. Serait-il besoin de citer des noms? Victor Hugo, avec sa lyre brisée, Zola, avec son assommoir, Offenbach et Wagner, avec leur musique naturaliste, le sculpteur des demoiselles Carpeaux, presque tous nos peintres, en voilà assez, trop peut-être, pour nous faire ouvrir les yeux à l'abîme qui se creuse sous nos pas. Pour l'éviter, il faut que l'artiste et l'écrivain voient de nouveau le Dieu qui se cache derrière ce monde matériel, et qu'ils saisissent, sous l'enveloppe corporelle de l'homme, l'âme spirituelle avec ses hautes aspirations et ses relations célestes; il faut, en un mot, qu'avec les philosophes chrétiens, ils s'élèvent vers les cieux, sans perdre de vue le monde qu'ils imitent.

II

Que si nous passons de nos musées à nos bibliothèques scientifiques, nous verrons à la place d'honneur, deux livres, qu'on pourrait appeler par excellence : les livres de notre siècle; à eux seuls en effet, ils semblent résumer assez bien les progrès accomplis; l'un, c'est la chimie; l'autre, la biologie. L'un traite des corps bruts, l'autre, des corps organisés. Ouvrons-les, et presque toujours, dès les premières pages, nous y lisons une charge à fond contre l'ignorance du moyen-âge. A Dieu ne plaise que nous prétendions nier les progrès réels de ces sciences; nous le savons, dans le domaine des observations, les auteurs scolastiques n'allèrent guère plus loin qu'Aristote. La raison en est, que rarement le même homme réunit à l'élan de l'intelligence vers l'idéal qui caractérise le philosophe, l'investigation persévérante et la perspicace observation, requises au succès dans les sciences naturelles. Peut-être aussi, serait-il juste d'ajouter que les moines n'avaient pas comme nous, les moyens immenses dus à l'imprimerie et à la facilité des relations. Mais conclure de ce manque relatif de connaissances, qu'ils n'en faisaient aucun cas, ce serait une grave injustice; Saint-Thomas nous dit lui-même que l'étude des créatures est salutaire et même indispensable. En conclure qu'ils ignoraient complètement ces sciences, ce serait avouer d'avance qu'on n'a jamais ouvert aucun de leurs savants ouvrages. En conclure enfin qu'ils n'avaient pas, dans leurs spéculations profondes, entrevu d'avance ce que les savants ne voient qu'après des expériences nombreuses, ce serait contredire le fait peut-être le plus évident pour

celui qui conduit en même temps l'étude de la philosophie et des sciences naturelles.

Tournons quelques pages de ce livre, et dès le commencement, nous sentirons l'embarras de l'auteur; il nous a dit que l'objet de la Chimie est d'arriver par l'analyse à la connaissance des corps. Tout naturellement, on lui demande ce qu'est un corps? Et déjà il hésite; il se trouble. Tout à l'heure, peut-être, il tranchera sans broncher les plus hautes questions de la métaphysique: au nom de la science, il se prononcera hautement sur la manière dont Dieu a dû procéder à la création des mondes; trop heureux même, s'il ne pose pas des limites à son pouvoir, ou s'il nie pas son existence.

Et voilà que ce hardi métaphysicien ne sait pas se guider entre deux systèmes opposés, ni nous dire avec assurance, si les corps sont des atomes ou des monades simples. Plus souvent cependant, il se rangera en faveur des atomes. Eh bien! cet atome laissé au fond de l'alambic et que le chimiste ne peut plus diviser, St-Thomas l'a pris, et il l'a soumis à une analyse exacte; cet atome, s'est-il dit, est étendu: quelque petit qu'il soit, il occupe une place et la défend contre tous les autres; donc, il est composé de matière, puisqu'il est encore divisible; composé de force, puisqu'il est un, et qu'il oppose de la résistance. C'est la remarque faite par Pianciani: "l'atome, nous dit-il, comme toute autre créature tend naturellement à sa propre conservation; et qui oserait dire qu'il y tend, en vertu du même principe qui procurera sa destruction, je veux dire, en vertu de sa divisibilité?" Le P. Liberatore va plus loin; sans cette doctrine, selon lui, la gravitation universelle, et qui plus est, la cohésion moléculaire, sont des mystères inexplicables. Et ainsi notre chimiste à la recherche de la nature des corps, ne peut pas nous rendre compte de leurs propriétés les plus essentielles.

Mais il y a plus, la Chimie, comme toute science, ménage des surprises. Un jour, notre savant est entré dans son laboratoire; après avoir fait passer de l'alun de l'état solide à l'état liquide, il l'a laissé tranquillement se déposer au fond d'un vase; la solution s'est évaporée, et des cristaux, tous d'une forme rigoureusement mathématique se sont formés. En cela, rien encore de bien extraordinaire. Mais voilà qu'il tronque un seul angle de l'octaèdre régulier d'un de ces cristaux; il le place sur la face artificielle ainsi obtenue, et tout aussitôt, une face absolument semblable à l'autre se formera à la place de l'angle opposé correspondant, pendant que les autres angles resteront aigus. Etonné de ce prodige, il dissout complètement le cristal, il en fait disparaître tous les angles et toutes les arêtes, le replace dans le liquide, et immédiatement le cristal se reproduit de sorte que les plans, les arêtes et les angles se retrouvent rigoureusement dans les mêmes points. On dirait vraiment qu'une espèce de sympathie existe entre les deux angles correspondants d'un cristal, semblable à celle qui existe entre les deux yeux, soit des animaux, soit de l'homme, et qui fait que la maladie ou la perte de l'un entraîne si fréquemment la maladie ou la perte de l'autre.

Le Chimiste reste abasourdi. On lui demande de nous expliquer ces phénomènes, et alors il nous répond avec Tournefort "que les cristaux poussent comme les plantes;"